

Socrate et la *sôphrosunê* dans les dialogues de Platon

Séminaire platonicien 2022-2023, École Normale Supérieure, 7 novembre 2022

Louis-André Dorion (Université de Montréal)

1. « [Socrate] Et la modération (ἡ σωφροσύνη) – ce que même le plus grand nombre nomme modération (ἦν καὶ οἱ πολλοὶ ὀνομάζουσι σωφροσύνη) : concernant les appétits, ne pas se laisser exciter violemment par eux (τὸ περὶ τὰς ἐπιθυμίας μὴ ἐπτοῆσθαι) » (*Phédon* 68c ; trad. Dixsaut).

2. « [Socrate] Est-ce qu'en fait l'expression "plus fort que soi-même" (τὸ μὲν κρείττω αὐτοῦ) n'est pas une expression ridicule (γελοῖον) ? Car celui qui est plus fort que lui-même (ὁ γὰρ ἑαυτοῦ κρείττων) serait le même de quelque manière que celui qui est plus faible que lui-même (καὶ ἥττων δήπου ἂν αὐτοῦ εἴη), et celui qui serait plus faible serait aussi le même que celui qui est plus fort (καὶ ὁ ἥττων κρείττων). » (*Rép.* IV 430e; trad. Leroux)

3. « [Socrate] Et ceux d'entre eux qui ont une conduite bien réglée (οἱ κόσμιοι) ? Est-ce qu'ils ne se trouvent pas dans le même état ? N'est-ce pas par une sorte de dérèglement qu'ils sont modérés (ἀκολασίᾳ τινὶ σώφρονές εἰσιν) ? Bien sûr, nous disons que c'est impossible. Pourtant, ils se trouvent dans un état qui ressemble au précédent, avec leur modération bien intentionnée (τὴν εὐήθη σωφροσύνη) : comme ils ont peur d'être privés de certains plaisirs qui leur font envie, ils s'abstiennent d'autres plaisirs, mais cela parce qu'ils sont dominés par des plaisirs (ὑπ' ἄλλων κρατούμενοι) ! Ils ont beau appeler dérèglement la soumission à l'égard des plaisirs (καλοῦσί γε ἀκολασίαν τὸ ὑπὸ τῶν ἡδονῶν ἄρχεσθαι), ce qui leur arrive pourtant, c'est qu'ils ne parviennent à dominer certains plaisirs que parce qu'ils sont dominés par des plaisirs (ἀλλ' ὅμως συμβαίνει αὐτοῖς κρατούμενοις ὑπ' ἡδονῶν κρατεῖν ἄλλων ἡδονῶν). Cela ressemble à ce qu'on vient justement de dire : que c'est, d'une certaine manière, un dérèglement qui les rend modérés (τῷ τρόπῳ τινὰ δι' ἀκολασίαν αὐτοῦς σεσωφρονίσθαι). » (*Phédon* 68e-69a; trad. Dixsaut)

4. « [Socrate] "Allez, Protagoras, découvre-moi ta pensée sur ce point : quelle est ta position à l'égard de la science? Es-tu du même avis que la plupart des hommes, ou non?" L'avis de la plupart, c'est à peu près qu'il y a en elle quelque chose qui n'est du ressort ni de la force, ni de la direction, ni du commandement (οὐκ ἰσχυρὸν οὐδ' ἡγεμονικὸν οὐδ' ἀρχικόν) ; ils pensent qu'il n'y a dans la science rien qui soit de cet ordre, mais que, souvent, chez l'homme où elle réside, ce n'est pas elle qui commande en lui, mais autre chose : tantôt la fougue, tantôt le plaisir, tantôt la peine, quelquefois l'amour, souvent la crainte, ce qui fait que nous nous représentons la science tout bonnement comme un esclave (ἀνδραπόδου) tiraillé de tous les côtés. Partages-tu cet avis sur la science, ou est-ce que la science te paraît belle et capable de commander à l'homme (καὶ οἷον ἀρχεῖν τοῦ ἀνθρώπου)? Si quelqu'un connaît ce qui est bon et ce qui est mauvais, est-ce que rien ne peut le dominer et lui faire faire des choses différentes de celles que la science lui prescrit? Est-ce que l'intelligence peut constituer un secours suffisant pour l'homme? — Je suis de ton avis, Socrate, dit-il, et plus, ce serait une honte pour moi, plus que pour tout autre, de ne pas affirmer que le savoir et la science sont ce qu'il y a de plus puissant (κράτιστον) dans toutes les affaires humaines. » (*Protagoras* 352b-c; trad. Ildefonse)

5. « [Socrate] le plus tempérant (ὁ σωφρονέστατος) <apprend à l'enfant> à ne se laisser asservir par aucun plaisir (μηδ' ὑπὸ μιᾶς ἄρχεσθαι τῶν ἡδονῶν), afin qu'il s'habitue à être libre et vraiment roi (ἵνα ἐλεύθερος εἶναι ἐθίζηται καὶ ὄντως βασιλεύς), sachant commander d'abord à ses instincts (ἄρχων πρῶτον τῶν ἐν αὐτῷ), au lieu de s'en rendre esclave (ἀλλὰ μὴ δουλεύων). » (*Pr. Alc.* 122a; trad. Croiset)

6. « [Socrate] se laisser vaincre par soi-même n'est alors rien d'autre qu'ignorance, et se dominer n'est rien d'autre que savoir (οὐδὲ τὸ ἡττω εἶναι αὐτοῦ ἄλλο τι τοῦτ' ἐστὶν ἢ ἀμαθία, οὐδὲ κρείττω ἑαυτοῦ ἄλλο τι ἢ σοφία). » (*Protagoras* 358c; trad. Idefonse) — Voir aussi 359d : « nous avons découvert que se laisser vaincre par soi-même n'est qu'une marque d'ignorance (ἐπειδὴ τὸ ἡττω εἶναι ἑαυτοῦ ἠϋρέθη ἀμαθία οὕσα). » (trad. Idefonse)

7. « [Socrate] Charmide vint s'asseoir entre Critias et moi. Dès ce moment, mon cher, je fus plongé dans l'embarras (ἡπόρουν) et l'audace qui m'avait fait croire jusqu'alors qu'un entretien avec lui serait un jeu d'enfant s'est entièrement volatilisée (ἐξεκέκοπτο). Mais lorsque, Critias lui ayant expliqué que j'étais celui qui connaissait le remède, il jeta sur moi [155d] des yeux que je ne saurais décrire et s'apprêta à m'interroger, et que tous ceux qui étaient dans la palestire firent cercle autour de nous, c'est alors, mon noble ami, que j'entrevis l'intérieur de son vêtement : je m'enflammai (ἐφλεγόμην), je ne me possédais plus (οὐκέτ' ἐν ἑμαυτοῦ ἦν) et j'ai compris que Kydias était très versé dans les choses de l'amour, lui qui a donné ce conseil, en parlant d'un beau garçon : « prends garde qu'un jeune faon rencontrant un lion ne se fasse arracher un morceau [155e] de chair ». De fait, j'avais l'impression d'être moi-même tombé sous les griffes d'une créature de cette espèce. Cependant, quand il me demanda si je connaissais le remède contre le mal de tête, c'est avec une certaine peine (μόγις πῶς) que je lui répondis que je le connaissais. » (*Charmide* 155c-e)

8. « [Socrate] Du reste, tu as dû également comprendre que je suis faible devant les beaux garçons (εἰμὶ ἡττων τῶν καλῶν). » (*Ménon* 76c; trad. Canto)

9. « [Socrate] Eh bien, mon bon, sors-toi de cette embrouille en me donnant une réponse : dis-moi enfin qui sont les hommes supérieurs et les meilleurs et en quoi ils le sont ! — [Calliclès] Mais je te l'ai déjà dit : ce sont des hommes intelligents, qui savent s'occuper des affaires de la cité et qui sont courageux. Voilà quels sont les hommes qui méritent d'exercer le pouvoir dans leur propre cité ! Il est juste que ces hommes aient plus de choses que les autres, oui, que les chefs aient plus que ceux auxquels ils commandent ! — Mais alors, dis-moi, camarade, par rapport à eux-mêmes, est-ce que les chefs ont plus de choses ? Se commandent-ils ou sont-ils commandés ? — Que veux-tu dire ? — Je dis que chaque individu se commande lui-même (ἑαυτοῦ ἄρχοντα) ; ou sinon, c'est qu'il n'y aurait pas lieu de se commander soi-même (ἑαυτοῦ ἄρχειν), seulement de commander aux autres ! — Mais que veux-tu dire avec ton "se commander soi-même" (ἑαυτοῦ ἄρχοντα) ? — Oh, rien de compliqué, tu sais, la même chose que tout le monde (ὥσπερ οἱ πολλοί) : cela veut dire être raisonnable, se dominer (σώφρονα ὄντα καὶ ἐγκρατῆ αὐτὸν ἑαυτοῦ), commander aux plaisirs et passions qui résident en soi-même (τῶν ἡδονῶν καὶ ἐπιθυμιῶν ἄρχοντα τῶν ἐν ἑαυτῷ). » (*Gorg.* 491d-e; trad. Canto)

10. « [Socrate] Allons, réponds-moi encore sur ce point : est-ce qu'ils [*scil.* les parents de Lysis] te laissent te gouverner toi-même (ἄρχειν σεαυτοῦ), ou bien pas même pour cela ne te font-ils confiance ? — Comment, demanda-t-il, pourraient-ils me faire confiance ? — Alors il y a quelqu'un qui te gouverne (ἄρχειν σου) ? — Celui-ci, mon pédagogue (παιδαγωγός), répondit-il. — Est-ce un esclave ? — Oui, et après ? C'est du moins notre

esclave, répondit-il. — Il est plutôt étrange, repris-je, qu'un homme libre soit gouverné par un esclave (ἐλεύθερον ὄντα ὑπὸ δούλου ἄρχεσθαι). Et que fait ce pédagogue lorsqu'il te gouverne (σου ἄρχει)? — Il me conduit chez le maître d'école, répondit-il. » (*Lysis* 208c)

11. « Quand, au sortir de l'enfance (ἐκ παίδων), ils s'avancent vers l'adolescence (εἰς τὸ μαιρακιουῖσθαι ἐκβαίνωσι), alors les autres Grecs les retirent aux pédagogues, aux enseignants (οἱ μὲν ἄλλοι παύουσι μὲν ἀπὸ παιδαγωγῶν, παύουσι δὲ ἀπὸ διδασκάλων), plus personne ne les gouverne (ἄρχουσι δὲ οὐδένες ἔτι αὐτῶν), on les laisse libres (ἀλλ' αὐτόνομους ἀφιᾶσι). » (*Rép. Lac.* III 1; trad. Casevitz)

12. « [Socrate] Il [*scil.* Prodicos] raconte qu'Héraklès, au moment où il sortait de l'enfance pour entrer dans l'adolescence (ἐπεὶ ἐκ παίδων εἰς ἡβην ὠρμᾶτο), à cet âge où les jeunes gens, désormais devenus maîtres d'eux-mêmes (ἐν ἧ οἱ νέοι ἤδη αὐτοκράτορες γιγνόμενοι), laissent voir si leur vie empruntera le chemin de la vertu ou celui du vice, sortit pour s'asseoir à l'écart, se demandant avec embarras lequel des deux chemins il était pour emprunter. » (*Mém.* II 1, 21)

13. « Au temps de ma jeunesse, j'ai effectivement éprouvé le même sentiment que beaucoup d'autres (jeunes gens). Aussitôt que je serais devenu mon maître (ἐμαυτοῦ κύριος), m'imaginai-je, je m'occuperais sans plus tarder des affaires de la cité. » (*Lettre* VII 324b; trad. Brisson)

14. « [Socrate] Je l'ai déjà entendu dire par des hommes qui s'y connaissent : ils soutiennent qu'à présent nous sommes morts, que notre corps est un tombeau et qu'il existe un lieu dans l'âme, là où sont nos passions (τῆς δὲ ψυχῆς τοῦτο ἐν ᾧ ἐπιθυμῖαι εἰσὶ), un lieu ainsi fait qu'il se laisse influencer et balloter d'un côté et de l'autre. Eh bien, ce lieu de l'âme (καὶ τοῦτο), un homme subtil (τις ... κομψὸς ἀνὴρ), Sicilien ou Italien, je crois, qui exprime la chose sous la forme d'un mythe (μυθολογῶν), en a modifié le nom. Étant donné que ce lieu de l'âme dépend de ce qui peut sembler vrai et persuader (διὰ τὸ πιθανόν τε καὶ πειστικόν), il l'a appelé passoire (πίθον). Par ailleurs, des êtres irréflechis, il affirme qu'ils n'ont pas été initiés (τοὺς δὲ ἀνοήτους ἀμυήτους). En effet, chez les hommes qui ne réfléchissent pas, il dit que ce lieu de l'âme, siège des passions (τοῦτο τῆς ψυχῆς οὗ αἱ ἐπιθυμῖαι εἰσὶ), est comme une passoire percée, parce qu'il ne peut rien contrôler ni rien retenir – il exprime ainsi l'impossibilité que ce lieu soit jamais rempli. » (*Gorg.* 493a-b; trad. Canto)

15. « [Socrate] être vaincu par soi-même n'est rien d'autre qu'ignorance, et être plus fort que soi n'est rien d'autre que savoir (οὐδὲ τὸ ἡττω εἶναι αὐτοῦ ἄλλο τι τοῦτ' ἐστὶν ἢ ἀμαθία, οὐδὲ κρείττω ἑαυτοῦ ἄλλο τι ἢ σοφία). » (*Prot.* 358c; trad. Ildefonse)

16. « [Socrate] voilà ce que c'est se laisser vaincre par le plaisir (τὸ ἡδονῆς ἡττω εἶναι) : c'est la plus grande ignorance (ἀμαθία ἢ μεγίστη) » (*Prot.* 357e; trad. Ildefonse légèrement modifiée)

17. « [Socrate] nous avons découvert que se laisser vaincre par soi-même (τὸ ἡττω εἶναι ἑαυτοῦ) n'est qu'une marque d'ignorance (ἀμαθία οὕσα) » (*Prot.* 359d; trad. Ildefonse).

18. « [Charmide] "Mais examine un peu cette autre définition de la sagesse pour voir ce que tu en penses. Je viens en effet de me rappeler que j'ai entendu dire à quelqu'un que la sagesse consisterait à faire ses propres affaires (σωφροσύνη ἂν εἴη τὸ τὰ ἑαυτοῦ

πράττειν). Vois donc si, à ton avis, l'auteur de cette affirmation a raison." Et moi de m'exclamer : "Fripouille, c'est de Critias que tu tiens cela ou d'un autre de nos sages!" » (*Charmide* 161b-c)

19. « [Timée] [...] mais le vieil adage est juste (εὔ και πάλαι λέγεται) qui veut que "C'est au sage seul (σώφρονι μόνῳ) qu'il convient d'accomplir la tâche qui est la sienne et de se connaître lui-même (τὸ πράττειν και γινῶναι τὰ τε αὐτοῦ και ἑαυτόν). » (*Timée* 72a; trad. Brisson)

20. « [Socrate] Quelquefois, il [*scil.* Rhadamante] voit une autre âme qu'il reconnaît comme ayant vécu saintement dans le commerce de la vérité, âme d'un simple citoyen, ou de tout autre, mais plus souvent, Calliclès, si je ne me trompe, âme d'un philosophe, qui ne s'est occupé que de son office propre et ne s'est pas dispersé dans une agitation stérile durant sa vie (φιλοσόφου τὰ αὐτοῦ πράξαντος και οὐ πολυπραγμονήσαντος ἐν τῷ βίῳ) : il en admire la beauté et l'envoie aux îles des Bienheureux. » (*Gorgias* 526c; trad. Croiset)

21. « Dans ces conditions, ils sont nombreux et béatifiques, les spectacles qu'offrent les évolutions dont le ciel est le domaine et qu'accomplit circulairement l'heureuse race des Dieux : chacun d'eux fait la tâche qui est la sienne (πράττων ἕκαστος αὐτῶν τὸ αὐτοῦ) » (*Phèdre* 247a; trad. Robin)

22. « [Socrate] Une chose toutefois pourra sembler étrange : alors que, bien sûr, je prodigue à tout vent mes conseils en privé et que je me mêle des affaires de tout le monde (πολυπραγμονῶ), je n'ai pas l'audace de m'occuper des affaires publiques et de monter à la tribune de l'Assemblée du peuple, dont vous êtes les membres, pour donner des conseils à la cité. » (*Apol.* 31c; trad. Brisson)

23. « [Socrate] Aucun motif humain ne semble devoir expliquer que je néglige toutes mes affaires personnelles (τὸ ἐμὲ τῶν μὲν ἑμαυτοῦ πάντων ἡμεληκέναι) et que j'en supporte les conséquences dans l'administration de ma maison depuis tant d'années déjà, et cela pour m'occuper en permanence de vous (τὸ δὲ ὑμέτερον πράττειν αἰεὶ), en jouant auprès de chacun de vous en particulier le rôle d'un père ou d'un frère plus âgé, dans le but de le convaincre d'avoir souci de la vertu. » (*Apol.* 31b; trad. Brisson)

24. « [Socrate] Pour ma part, je n'ai jamais été le maître de personne. Mais quelqu'un a envie de m'écouter quand je parle et que j'accomplis la tâche qui est la mienne (τὰ ἑμαυτοῦ πράττοντος), qu'il soit jeune ou plus âgé, jamais je ne fais montre de réticence. » (*Apol.* 33a; trad. Brisson)

25. « [Critias] J'affirme en effet que c'est en gros cela la modération (σωφροσύνην), se connaître soi-même (τὸ γινώσκειν ἑαυτόν), et je suis sur ce point d'accord avec celui qui a fait graver cette inscription à Delphes. » (*Charm.* 164d)

26. « [Socrate] De sorte que si la tempérance consiste à se connaître soi-même (Εἰ ἄρα σωφροσύνη ἐστὶ τὸ ἑαυτόν γινώσκειν), aucun d'entre eux n'est tempérant du fait de son métier. » (*Pr. Alc.* 131b; trad. Marboeuf & Pradeau)

27. « [Socrate] Se connaître soi-même, c'est donc ce que nous sommes convenus d'appeler tempérance (Τὸ δὲ γινώσκειν αὐτόν ὠμολογοῦμεν σωφροσύνην εἶναι;)? — Bien sûr. — Et sans cette connaissance de nous-mêmes, sans cette tempérance (μὴ γινώσκοντες ἡμᾶς αὐτοὺς μηδὲ σώφρονες ὄντες), pourrions-nous savoir ce qui est à

nous, ce qui est bon comme ce qui est mauvais? — Comment le pourrions-nous, Socrate? » (*Pr. Alc.* 133c; trad. Marboeuf & Pradeau)

28. « [Protarque] Mais s'il est beau, pour un homme sage (τῷ σώφρονι), de connaître toutes choses, il semble que le second choix consiste à ne pas s'ignorer soi-même (μὴ λανθάνειν αὐτὸν αὐτόν). » (*Philèbe* 19c; trad. Pradeau)

29. « [Socrate] Or s'ignorer soi-même, est-ce faire preuve de sagesse ou manquer de sagesse (Τὸ δὲ αὐτὸν ἀγνοεῖν σωφρονεῖν ἔστιν ἢ μὴ σωφρονεῖν;)? — Manquer de sagesse (Μὴ σωφρονεῖν). — Par conséquent, se connaître soi-même, c'est faire preuve de sagesse (Τὸ ἑαυτὸν ἄρα γινώσκειν ἔστι σωφρονεῖν;)? — Je l'admets, dit-il. » (*Rivaux* 138a; trad. Brisson)

30. « Il est donné à tous les hommes de se connaître eux-mêmes et d'être modérés (ἀνθρώποισι πᾶσι μέτεστι γινώσκειν ἑαυτοὺς καὶ σωφρονεῖν). » (Héraclite, DK B 116)

31. Ὁ ἄρα σώφρων μόνος αὐτός τε ἑαυτὸν γνώσεται καὶ οἷός τε ἔσται ἐξετάσαι τί τε τυγχάνει εἰδῶς καὶ τί μὴ, καὶ τοὺς ἄλλους ὡσαύτως δυνατὸς ἔσται ἐπισκοπεῖν τί τις οἶδεν καὶ οἶεται, εἴπερ οἶδεν, καὶ τί αὖ οἶεται μὲν εἰδέναί, οἶδεν δ' οὐ, τῶν δὲ ἄλλων οὐδεὶς· καὶ ἔστιν δὴ τοῦτο τὸ σωφρονεῖν τε καὶ σωφροσύνη καὶ τὸ ἑαυτὸν αὐτὸν γινώσκειν, τὸ εἰδέναί ἃ τε οἶδεν καὶ ἃ μὴ οἶδεν. — « [Socrate] L'homme modéré est donc le seul qui se connaîtra lui-même et qui sera en mesure d'examiner ce qu'il se trouve savoir et ce qu'il ne sait pas, et il aura pareillement la capacité d'examiner autrui sur ce qu'il sait et croit savoir, lorsqu'il le sait, et inversement sur ce qu'il croit savoir, alors qu'il ne le sait pas ; et personne d'autre n'aura cette capacité. C'est donc en cela que consistent le fait d'être modéré, la modération et se connaître soi-même : savoir ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas. » (*Charmide* 167a)

32. « [L'Etranger] Ils se sont donc fait, à propos de l'âme, la même idée : elle ne tirera, de ce qu'on peut lui ingérer de sciences, aucun bénéfice jusqu'à ce qu'on l'ait soumise à la réfutation et que, par cette réfutation, lui faisant honte d'elle-même, on l'ait débarrassée des opinions qui ferment les voies à l'enseignement, amenée à l'état de pureté manifeste et à croire savoir tout juste ce qu'elle sait, mais pas davantage (καὶ ταῦτα ἠγούμενον ἄπερ οἶδεν εἰδέναί μόνον, πλείω δὲ μὴ). — [Théétète] C'est, à coup sûr, la disposition la meilleure et la plus sensée (Βελτίστη γοῦν καὶ σωφρονεστάτη τῶν ἕξεων αὕτη). — [L'Etranger] Voilà donc autant de raisons pour nous, Théétète, de déclarer que la réfutation est ce qu'il y a de plus important et de plus efficace en fait de purification, et de croire aussi que rester soustrait à cette épreuve, c'est, fût-on le Grand Roi, rester impurifié des plus grandes souillures et garder inéducation et laideur en ces parties de soi-même où la plus grande pureté, la plus parfaite beauté est requise de qui veut posséder la véritable béatitude. » (230b-e ; trad. Diès)

33. « [Socrate] Eh bien, si tu cherches, après cela, à te trouver en gestation d'autre chose, Théétète, si tu t'y trouves, c'est de choses meilleures que tu seras plein, grâce à l'examen auquel nous venons de procéder (διὰ τὴν νῦν ἐξέτασιν) ; et si tu n'as rien en toi, tu seras moins pesant pour ceux qui te fréquenteront, et plus doux, puisque tu auras la sagesse de ne pas croire savoir ce que tu ne sais pas (σωφρόνως οὐκ οἰόμενος εἰδέναί ἃ μὴ οἶσθα). » (*Théétète*, 210b-c; trad. Narcy)

« [Socrate] La modération (ἡ σωφροσύνη), dis-je, est une forme d'ordre harmonieux (Κόσμος πού τις), elle est la maîtrise de certains plaisirs et désirs (ἡδονῶν τινῶν καὶ ἐπιθυμιῶν ἐγκράτεια). C'est un peu ce qu'on veut dire quand on recourt à des expressions telles que « plus fort que soi-même » (κρείττω δὴ αὐτοῦ), je ne sais trop en quel sens (οὐκ οἶδ' ὄντινα τρόπον), ou encore à toutes les expressions de ce genre qui en constituent pour ainsi dire les indices dans le langage. N'est-ce pas le cas ? — Très certainement, dit-il. — Est-ce qu'en fait l'expression « plus fort que soi-même » (τὸ μὲν κρείττω αὐτοῦ) n'est pas une expression ridicule (γελοῖον) ? Car celui qui est plus fort que lui-même (ὃ γὰρ ἑαυτοῦ κρείττων) serait le même de quelque manière que celui qui est plus faible que lui-même (καὶ ἥττων δὴπου ἂν αὐτοῦ εἴη), et celui qui serait plus faible serait aussi le même que celui qui est plus fort (καὶ ὃ ἥττων κρείττων). C'est au même « soi » qu'on réfère dans toutes ces expressions. — Oui, certes. — Mais, repris-je, ce discours semble pourtant vouloir exprimer quelque chose concernant l'âme (περὶ τὴν ψυχὴν), comme si dans le même être humain (ἐν αὐτῷ τῷ ἀνθρώπῳ) il y avait quelque chose de meilleur et quelque chose de pire (τὸ μὲν βέλτιον ἔνι, τὸ δὲ χεῖρον). Chaque fois que ce qui est le meilleur par nature est le maître de ce qui est le pire (καὶ ὅταν μὲν τὸ βέλτιον φύσει τοῦ χείρονος ἐγκρατὲς ᾖ), c'est cela qu'on entend par « plus fort que soi-même » (τοῦτο λέγειν τὸ κρείττω αὐτοῦ). Cela constitue au moins une forme d'éloge ! Mais à chaque fois que, du fait d'une formation déficiente ou de quelque mauvaise compagnie, ce qui est le meilleur et l'élément le plus rare se trouve dominé par la force massive du pire (κρατηθῆ ὑπὸ πλήθους τοῦ χείρονος σμικρότερον τὸ βέλτιον), celui qui se trouve dans cet état est appelé « plus faible que lui-même » et intempérant (καλεῖν ἥττω ἑαυτοῦ καὶ ἀκόλαστον τὸν οὕτω διακείμενον), et cela lui est adressé comme un blâme. — Oui, dit-il, et non sans fondement. — Eh bien maintenant, dis-je, jette un regard sur notre jeune cité, et tu trouveras en elle l'un de ceux-là. Tu diras qu'elle est appelée à juste titre « plus forte qu'elle-même » (κρείττω γὰρ αὐτὴν αὐτῆς), si toutefois ce dans quoi la meilleure partie dirige la moins bonne (τὸ ἄμεινον τοῦ χείρονος ἄρχει) doit être appelé modéré (σῶφρον) et plus fort que lui-même (κρείττον αὐτοῦ). » (*Rép.* IV 430e-431b; trad. Leroux)